

I Notes

Jacques Godbout

Volume 3, numéro 2 (14), mars-avril 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1961). I : notes. *Liberté*, 3 (2), 475-477.

NOTES

I

"Vous désespérez de votre nationalité vous, hommes de la jeune génération, tandis que ceux qui vous ont précédé n'en ont pas désespéré ! Cependant ils n'avaient pas, comme vous, à leur disposition et en abondance, les richesses littéraires et scientifiques de la vieille France !"

Il y a bien longtemps qu'on désespère. Trop longtemps. Ce discours n'est pas de samedi dernier ; il est de quatre générations en arrière : Etienne Parent, rédacteur au *Canadien*, 1884.

Quatre générations avant de connaître l'espoir ? Et voilà qu'on nous le reproche ? Non, nous ne désespérons pas de notre nationalité. Nous ne désespérons pas d'être les intellectuels d'une nation que nous aimons. Et cela nous sera plus facile qu'à ceux d'hier : le niveau d'instruction joue en notre faveur. Jouera. Nous disons cela avec fierté, et sans arrogance. Faut-il maintenant que nous prenions un fauteuil et que nous regardions sans mot dire les jeux de la haine et du hasard ? Sans y participer ? Obéissants comme élèves aux vêpres ?

J'entends bien que la droite bondisse et se demande de quoi nous nous mêlons. J'entends bien qu'elle se demande surtout pourquoi artistes, écrivains et intellectuels sont plus souvent à gauche qu'à droite d'un centre variable. La réponse en est pourtant fort simple : nous sommes des sentimentaux, de cette espèce incorrigible et gênante qui veut le bien d'autrui sans qu'autrui le sache, de cette espèce pour qui la générosité consiste à réveiller les gens. Bien entendu tout irait tellement mieux si nous participions au concert ridicule des ronflements. Mais, si nous acceptons de nous instruire, nous refusons d'apprendre à dormir ; sinon au bout de notre fatigue.

On nous en veut de trouver que la vie est riche et de chercher à l'épuiser, à la distribuer aussi, sans souffrir d'une culpabilité morbide.

Comment dire ? Les générations précédentes ont décrété : *Dieu est mort*. Pour moi, je n'en sais rien. Absolument rien. Mais si je devais, à mon tour, écrire une épitaphe, ce serait peut-être les noms d'Adam et d'Eve qu'on y trouverait. Car le péché originel est une notion culturelle que je préférerais ne pas transmettre.

Je me proposais de répondre à deux éditoriaux de l'*Action nationale*, petite revue intégriste pour romantiques salazariens, où Messieurs F. A. Angers et P. E. Gingras font la preuve d'un cléricanisme qui va jusqu'à défendre hôpitaux et collèges contre le droit de regard de l'Etat.

Ainsi disent-ils, sans mourir de rire : L'Etat n'a qu'un rôle supplétif en éducation (par exemple). Pourtant, à l'école, on m'a appris que l'Etat était l'ensemble d'une nation qui vivait sous une certaine forme de gouvernement, sous certaines lois. Qu'en somme l'Etat c'est nous, les parents, les pelés, les enfants. Que sans nous il n'y aurait pas d'Etat. Or nous n'aurions dans les domaines de l'instruction, de la santé etc., qu'un rôle supplétif ? C'est trop bête.

Il ne sert à rien de répondre à de telles gens ; ce sera discussion stérile : ils ont deux fois notre âge et n'ont pas encore compris. D'ailleurs il faut en venir là : passer par-dessus. Car si nous commençons à réagir à toutes les bêtises accumulées par les ligues de ceci, le haut clergé ou quelques personnages qui sont d'excellents zouaves-sans-uniforme, nous n'aurons même plus le temps d'assurer la reproduction de la race. Et cela nous est une préoccupation essentielle.

Sachant que le ridicule ne tue pas, il est un député qui a proposé — voici quelques semaines — un Ministère de la Reconnaissance, une sorte de *24-hour service* de l'encens.

Pour notre part nous proposons sérieusement un ministère de l'Avenir. Et que l'on y nomme Bertrand Russell puisque à l'âge où les autres grattent sénilement le nombril de leur réputation, il a eu le courage de s'asseoir par terre, contre toute dignité, pour les générations de demain.

Le Chanoine A. Sideleau abandonne son poste de Doyen de la faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Il y en aura certainement pour lui faire une fête, avec toutes sortes de cajoleries et des merci mon seigneur. Je m'en voudrais de ne pas y aller d'un toast : au plus grand entrepreneur en pompes funèbres ! *Buvons ensemble*.

Maintenant que nous avons bu, il faudrait voir à ce qu'une Université, sans faculté des Lettres pendant de si longues années, songe à la création d'une telle faculté. Et je dis cela sans sourire. Il y a eu un grand guignol où Roger Duhamel, en vedette avec un abbé-ami-de-Saint-Exupéry nous ont fait rire de rage. Il y a eu quelques Jésuites pour donner le change. De temps à autre un piètre professeur étranger venait rassurer les élèves de Belles-Lettres.

Mais de faculté, jamais. Je le sais : j'y étais.

La revue *Liberté* est littéraire et *culturelle*. C'est pourquoi nous avons voulu présenter un court bilan des sciences contemporaines. On n'y trouvera ni toutes les sciences, ni toutes les tendances : il faut que l'on comprenne qu'entre l'universitaire et l'écrivain, au Québec, le dialogue commence à peine de naître. Et comment en serait-il autrement puisque l'enseignement secondaire craint aujourd'hui encore l'apport positif de la science ?

Ce que l'artiste découvre, c'est que le scientifique a les mêmes plaisirs, les mêmes tentations, les mêmes doutes, les mêmes besoins d'avenir que lui. Ce que l'artiste découvre, en feuilletant ce court bilan des connaissances humaines, c'est que peu importe les disciplines, il y a partout création, invention ; que partout la qualité nécessaire reste l'imagination.

Les humanités traditionnelles, dominées par la philosophie et la théologie, n'achèvent pas de mourir. Nous avons le choix entre les oublier ou les admirer dans leur agonie. Je préfère les oublier pour prospecter : la seule raison de vivre étant le plaisir de la découverte, la seule raison de se laisser mourir restant l'ennui que dégage le déjà-pourri.

Cela veut dire essayer tous les jours d'appliquer l'inédit aux problèmes — anciens ou nouveaux — qui se présentent. Cela se peut faire en science, cela doit se faire en littérature. (Je pense à Michel Butor qui a fort heureusement remis en question la raison d'être du théâtre). La prospection est essentielle dans l'enseignement. cependant elle ne fait que pointer ici ; elle est essentielle en politique même.

Je sais que le dynamisme de l'imagination est une notion américaine, et que la prospective intellectuelle est française. Or nous sommes Français d'Amérique, donc conditionnés merveilleusement pour résoudre dans cette optique les conflits.

Après tout, la cruelle bêtise de l'homme n'a d'égale que sa générosité. Et si toute une pensée s'est malheureusement satisfaite d'une sincérité gidiennne, qu'il nous soit permis de choisir, dans nos vies privées et publiques, la probité.

Jacques GODBOUT

P.S. Nous ne parlerons pas du chômage parce que nous n'occupons pas les postes politiques qui nous permettraient de remettre en question les structures économiques actuelles. D'ailleurs tout discours serait ridicule ou indécemment. Sauver la face du capitalisme ne nous intéresse pas et puisqu'on nous dit que les jeunes ouvriers qui chôment ont assez d'argent pour pouvoir s'acheter des cigarettes, je suppose que l'on a raison. Je suppose aussi que l'on ne sait pas ce que veut dire : "*je cherche du travail...*"